

Marc Strauss

Point de fuite

*Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre
(c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis)
n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.*

*Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons
comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence.*

J. Lacan, « Introduction à l'édition anglaise du séminaire XI »

À mon tour donc de commenter ce passage de la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » dans les *Écrits* sur lequel beaucoup de choses ont déjà été dites.

Beaucoup mais pas tout, bien sûr. Très peu même au regard des concepts que Lacan balance en quelques phrases dans son texte : la vérité, la satisfaction, le sens, l'interprétation peuvent à eux quatre mobiliser un monceau de références philosophiques. Et bien sûr Lacan ne les ignorait pas, il les a même étudiés en détail dans ses séminaires. Ces quatre termes, peut-être pourrions-nous même les réduire à un seul, pour exprimer la question qui est de toujours en jeu pour ceux qui font profession de penser, celui d'interprétation. Sont chatouillés ainsi l'air de rien aussi bien les Anciens, par exemple Platon avec la satisfaction que procure l'identité de la vérité à la réalité, que les philosophes analytiques contemporains, anglais pour la plupart, au premier chef Wittgenstein et Tarski, avec la vérité qui pour ce dernier satisfait à sa formule dite T, sans oublier au passage Ricoeur et les herméneutes. De quoi nous occuper quelques années de séminaire...

Mais justement, comme il est fréquent dans sa méthode, Lacan sépare la psychanalyse de cette histoire de la pensée, la psychanalyse en tant qu'elle reformule, et donc aborde d'une tout autre manière, d'une manière inédite jusqu'à elle, la question de l'interprétation. L'interprétation n'y consiste pas dans le fait de donner du sens, voire à donner *le* sens, ni même à donner les critères du sens, ce qui pour le moins amène à redéfinir ce terme d'interprétation et prend à contre-pied les habitudes de pensée et les évidences que

ces habitudes instituent.

Ainsi, vous le savez, la psychanalyse ne dit pas le vrai sur le vrai, puisque c'est impossible du fait que dans son expérience il n'y a pas de métalangage, n'en déplaie à Tarski et à Lagache. Ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse n'ait rien à faire du vrai, et bien loin de là même, puisqu'elle en révèle la fonction. Il y a un usage – pour reprendre la référence wittgensteinienne que Lacan utilise – de la vérité qui est de procurer une satisfaction. Satisfaction de qui, ou de quoi ? Comme l'enseigne la psychanalyse, qui ne procède que du particulier, cette satisfaction que procure la vérité n'est pas une affection de l'individu, ni même de son esprit, mais est celle du rêve, c'est-à-dire d'un produit de la « fonction dite inconscient ». Une fonction qui satisfait en rêvant la vérité, et qui tripote avec elle. Rêver et tripoter ! Quel programme ! Pas seulement dépréciatif, comme je l'avais relevé à notre première soirée, mais en effet aussi dégoûtant, comme l'avait ajouté ma chère collègue et amie Colette Sepel... Et avec raison, raison freudienne s'entend : rêver et tripoter est exactement d'après Freud le programme que le réel de la jouissance impose à l'enfant, c'est-à-dire au sujet en tant qu'il est encore travaillé par la question de ce qui lui arrive, de ce qui arrive à son corps.

Théories sexuelles infantiles ça s'appelle, chez Freud, cette élaboration de la vérité. Autrement dit, l'enfant se raconte des histoires pour se satisfaire, des histoires avec lesquelles il se satisfait, et d'abord parce qu'elles satisfont à une formule, à une équation que son inconscient a élaborée pour répondre de la tendance qui l'anime et pour permettre à cette tendance de se représenter sur sa scène de ses rêveries. Ainsi par exemple « recevoir de l'argent de quelqu'un équivaut à faire don de son corps, à entretenir une liaison amoureuse », et cela dès l'âge de 3 ans et demi. C'est ce fantasme que Freud dégage dans le premier des deux cas de son court mais tout à fait remarquable texte de 1913, « Deux mensonges d'enfants », en français dans le volume *Névrose, psychose et perversion*, p. 183 à 187. Un fantasme constitué dès l'âge de 3 ans et demi et qui va déterminer toute la vie, la vie relationnelle et les modes de la satisfaction inconscients du sujet, cela jusqu'à la forme de son transfert sur Freud. L'observation tourne autour d'un mensonge de la patiente à son père alors qu'elle avait 7 ans, mensonge qui a été découvert et qui a été durement puni et surtout qui est qualifié par la patiente elle-même de moment tournant dans sa vie. Tournant au sens où auparavant son fantasme lui permettait d'être turbulente et pleine d'assurance alors qu'après l'épisode des 7 ans elle est devenue timide et timorée, ce qui n'a pas amené pour autant le sujet à renoncer à son fantasme, à sa

vérité d'usage. Remarquons que certes, le sujet a menti à son père, mais n'est-ce pas d'abord à lui-même qu'il ment lorsqu'il se construit cette équation de l'amour qui va être sa boussole dans la vie, jusqu'à en perdre le nord, le nord de sa relation aux autres aussi bien que de sa satisfaction effective ?

On le sait, Freud a été un grand amant de la vérité – la psychanalyse est l'histoire des amours de Freud avec la vérité, nous dit Lacan. On sait aussi que Lacan a pris beaucoup plus de distance avec la vérité comme valeur ultime. Les références à la vérité abondent dans son œuvre, et vont toujours plus ou moins dans le même sens.

Ainsi, l'expression « mirage de la vérité » de ce texte de 1976 n'est pas son premier emploi sous sa plume.

Mais avant de citer Lacan remarquons que cette expression « mirage de la vérité » n'est pas de Lacan ; elle existe chez Montaigne, dans un passage qui n'est pas sans intérêt par rapport à ce qui nous occupe ce soir : « Des Cannibales », I, 31 : « Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vrai, il semble que nous n'avons d'autre mirage de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. »

Pour en venir à Lacan, on trouve donc déjà cette expression dans « La chose freudienne », texte de 1955 tout entier consacré à la vérité dans le champ de la psychanalyse : « Le moteur de l'expérience ne saurait être seulement cette vérité de mirage qui se réduit au mirage de la vérité. » Lacan critique là les psychanalystes post-freudiens qui font la promotion des théories imaginaires précœdipiennes. Il ajoute ensuite, et je le cite parce que cette suite situe la question intimement articulée à celle de la vérité et que Lacan ne cessera jamais de reprendre, de façon explicite dans le *Séminaire XI* et implicite dans ce texte, celle du réalisme de la psychanalyse : « Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant... »

Par ailleurs, Lacan parle plusieurs fois dans ce texte de mirage, à propos de Hegel et du mirage de la conscience, et aussi à propos de l'expérience analytique elle-même : « La psychanalyse est la science des mirages qui s'établissent entre les quatre murs qui limitent son champ. » Il ajoute une phrase assez drôle : « Expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se montrer parente de toute

une gamme d'aliénations, elles les éclaire. »

Dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », il articule vérité et mensonge : parlant du sujet dans son rapport au langage, il dit : « déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil ténu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge. »

Enfin, deux dernières références tardives et bien connues de Lacan à la vérité. Dans sa « Note italienne » d'abord, à propos de la vérité nous retrouvons le mode de présentation utilisé au début de notre texte de 1976, identique aussi au début de l'« Etourdit » : une phrase assertive dont la signification de vérité est aussitôt démentie. Ainsi il écrit dans cette note : « Il n'y a pas de vérité qui puisse se dire toute, même celle-ci. » Et plus loin, pour la qualifier, parlant du savoir analytique à inventer : « Il faut l'inventer, pas le découvrir, puisque la vérité n'est là rien de plus que du bois de chauffage, je dis bien la vérité telle qu'elle procède de la f...terrie (orthographe à commenter, ce n'est pas la f...terie). »

Répondons donc à l'invitation de Lacan et commentons cette orthographe. Seul le Trésor de la Langue Française est assez complet pour cela puisqu'il est le seul à donner les deux mots :

FOUTERIE, *subst. fém.*

A. Vx, péj., trivial. Action de foutre (cf. foutre l' A). La brute seule bande bien et la foutterie est le lyrisme du peuple (BAUDEL., *Cœur nu*, 1867, p. 663) :

Il lui jette un de ces baisers où l'on jette son âme. La femme vient le soir dans sa chambre et commence par le sucer. Ce furent une foutterie de délices, puis des larmes, puis des lettres, puis plus rien.

GONCOURT, *Journal*, 1860, p. 709.

B. Vieilli. Sottise, bêtise. Arrête tes foutteries. *Synon. vulg. foutaise, connerie...*

REM. Foutterrie, *subst. fém., synon. au sens de B supra. Mettre la marque de la foutterrie sur des objets reconnus (...) d'utilité publique* (GIONO, *Chron.*, Noé, 1947, p. 87).

Ainsi la foutterrie peut être aussi bien l'acte sexuel qu'une foutaise, alors que la foutterrie se limite à être une connerie, ce qui correspond bien à la dimension purement langagière de l'expérience analytique...

La dernière référence, drôle à sa manière, de l'« Etourdit » est celle

qui dit qu'il vaut mieux que le psychanalyste soit marié, ça prouve au moins qu'il n'est pas marié avec la vérité.

Bon, reprenons notre sérieux après cet intermède grivois, non sans y trouver quelque appui. Ainsi, à propos de la vérité je dirai que Lacan lui réserve le même traitement qu'à l'inconscient. Même traitement ne voulant pas dire qu'ils sont synonymes, mais qu'il y a une homologie dans leur usage. L'un comme l'autre sont insaisissables sinon dans l'instant de la surprise. Que ce soit à propos de la vérité comme à propos de l'inconscient, pas de maîtrise ni même d'amitié. La seule attention les tue, comme il le dit dans « La chose freudienne », et comme il le dit ici de l'inconscient. Pourtant il avait en quatrième de couverture donné une place importante à l'attention : « La chose – encore elle – a trop d'intérêt pour tous, pour qu'elle ne fasse pas rumeur. C'est pour qu'elle ne vienne pas à être détournée par le commerce culturel que Jacques Lacan de ces écrits fait appel à l'attention. » Il ne s'agit bien sûr pas de la même attention, la chose en question n'en conjuguant pas moins cette dernière avec celle qui est dite flottante par Freud et qui constitue la spécificité du dispositif analytique.

Insaisissables sinon dans l'instant, inconscient comme vérité existent pourtant, à écrire éventuellement comme le fait Lacan, ex-sistent. Il serait en effet trop facile, inexact et surtout dangereux de se limiter à une pure et simple déconsidération de la vérité chez Lacan. Dangereux, car cela légitimerait bien sûr le cynisme, qu'il s'empresse de récuser déjà dans « La chose freudienne ». Et qu'il y ait un solde cynique à l'analyse comme il le dit ne légitime pas le cynisme comme conduite. La vérité donc a toute sa place dans l'enseignement de Lacan, elle n'a même, comme l'inconscient, voire comme le signifiant phallus, qu'une place. Ajoutons une place et pas de contenu qui puisse se dire comme tel, car la vérité est articulée mais pas articulable pour reprendre ce que Lacan dit du phallus, ou pour le dire encore autrement il y a un dire de vérité mais pas de dits de vérité. Et bien sûr, si j'ai parlé de place, c'est en référence aux quatre discours où la vérité tient une position éminente, d'être justement le nom d'une place, celle en bas à gauche, la place dont se soutient le semblant en position d'agent, lui en haut à gauche.

L'effort de Lacan a donc consisté à passer des dits de vérité du sujet tels que Freud les a découverts dans les théories sexuelles infantiles et qui sont les mirages qui font le fondement des symptômes, au dire de la vérité, c'est-à-dire une place vidée de ces mirages.

L'amour est en jeu dans cette embrouille comme la référence « *homosexuelle* » à l'amitié dès le début du texte le laisse entendre (cf. le séminaire *Encore*). Un amour qui se met en acte dans la relation maître-disciple dont parle Lacan à propos de Freud et de ses élèves, ce qui est une référence au discours du maître, maître qui par définition ne sait pas ce qui le détermine, car il ne veut rien savoir de la division qui fait sa vérité.

L'amour n'est pas moins en jeu dans l'hystérie à laquelle Lacan fait constamment référence dans ce texte en parlant de l'*Hystoire*. La sienne d'hystoire d'abord, l'apparition dans l'*hystoire* de cette profession nouvelle venue qu'est la psychanalyse ensuite, l'*hystorisation* de son analyse enfin, par le passant.

Pourquoi cette promotion par Lacan de l'hystérie pour situer la particularité et le réalisme de l'analyse ? C'est que s'il y a pour lui mirage de la vérité, il n'y a pas mirage de l'amour, que la première expression évoque pourtant irrésistiblement, alors même que les psychanalystes, Freud et Lacan en tête, sont intarissables sur le mirage de l'amour, jusqu'à parler de tromperie du transfert. Mais là n'est pas la découverte de la psychanalyse, c'est même une vieille lune, de toujours dénoncée par les moralistes. C'est avec Schopenhauer et le Romantisme que l'expression elle-même est devenue un poncif. Dans *Ethique, droit et politique*, Schopenhauer écrit : « Les illusions que nous apprêtent les désirs érotiques sont comparables à certaines statues qui, par suite de l'endroit où elles se dressent, sont destinées à n'être vues que de face ; alors elles sont belles, tandis que, de dos, elles offrent un vilain aspect. Il en est ainsi du mirage de l'amour. Tant que nous l'avons en perspective, tant que nous le voyons venir, c'est un paradis de volupté ; mais quand il est passé et que nous le contemplons par derrière, il se montre comme une chose futile, insignifiante, même répugnante. »

Lacan, s'il prend en compte la dimension de mirage de l'amour, ne déprécie pas pour autant l'amour, en quoi il est tout à fait freudien, comme le montre la place qu'il donne à l'hystérie comme marque du lien du sujet à la réalité de son corps. C'est pourquoi aussi il avance dans ses conférences sur Joyce que seuls les exilés font l'histoire. Déjà pour Freud l'hystérie, le symptôme hystérique, a été la voie d'accès à l'inconscient. Le symptôme corporel de conversion, même dans la névrose obsessionnelle, permet pour Freud l'accès au trauma refoulé, permet de lever l'amnésie infantile et d'accéder à la particularité du sujet, particularité qui concerne précisément son rapport à la jouissance et au mirage de sa mise en scène sexuelle.

Mais l'hystérie ne suffit pas à assurer l'efficace de l'action analytique. Comme toute névrose, elle est aussi une défense contre le désir. C'est pourquoi j'ai avancé et repris dans mon argument que le névrosé n'était pas pressé. Colette Soler dans son cours de mercredi dernier nous a parlé de la névrose sur le versant où elle est une défense du désir contre le réel, et elle nous a annoncé qu'elle parlerait la prochaine fois de la névrose comme défense contre le désir. En attendant d'avoir sur ce point ses précisions, nous pouvons dire comme Freud que le désir protège contre la castration. Nous pouvons aussi ajouter avec Lacan que le désir, et le fantasme qui le soutient, est le mirage qui permet au sujet de suppléer au rapport sexuel qu'il n'y pas. Le sujet est donc marié avec son fantasme, et n'en veut à aucun prix divorcer, quoiqu'il lui en coûte, comme le montre notre relecture du petit cas de Freud où malgré les désagréments qu'il lui octroie, la patiente ne renonce que dans l'analyse à prendre appui sur le mirage de son équation d'amour, et après un acte de Freud qui peut apparaître comme un forçage puisqu'il a provoqué une grave dépression qui seule a permis le retour du souvenir et par là son analyse.

Ainsi, c'est bien l'analyste qui doit être pressé, dans l'urgence de donner au sujet la satisfaction de la fin de l'analyse car le sujet n'est pas prêt à renoncer à ce qui fait son assise, même si c'est l'assise d'un faux être, car il n'en a pas d'autre, et peut-être vaut-il mieux un faux que pas du tout : danger du désir... L'analyste doit être pressé, cela veut dire que l'horizon de la fin, la destitution, est dès le départ inscrit dans son acte. Et qui plus que Lacan a su incarner jusqu'à l'impatience cette urgence, cette hâte, pour des raisons qui n'étaient sûrement pas liées uniquement à son âge ? Ainsi rien, sinon le tact, ne doit interférer avec cet horizon sans quoi les résistances ne manqueront pas de trouver n'importe quel prétexte pour différer le terme : – « Encore une minute monsieur le bourreau ! Certes, la castration est un point de fuite, une perspective, mais je vous en prie, soyez un peu humain pour une fois, laissez-moi encore le temps d'une nouvelle histoire d'amour, d'une promotion professionnelle, laissez-moi faire des enfants ; enfin quoi, il n'y pas que l'analyse dans la vie ! – Mais si, très cher(e), justement si : il n'est point de fuite qui vaille, il n'y a que l'analyse dans la vie ! »

Ne voyez pas dans ce que je dis là une vérité bien sûr, mais l'indice d'une position au regard de la seule chose qui vaut pour l'analyste dans son acte : le réalisme de la psychanalyse contre les mirages imaginaires du fantasme.

Concluons sur la satisfaction de la fin : La satisfaction de la névrose,

nous l'avons évoquée, tient au soutien que procure le fantasme, mirage de la vérité ou de la réalité du rapport sexuel. Il y a aussi un prix lourd à l'entretien de ce mirage-mensonge : il faut au sujet en permanence protéger son mensonge des démentis de la réalité, moyennant quoi sa réalité est plus que rétrécie, limitée à la cage où l'assigne son fantasme. De surcroît, il court en permanence le risque d'être démasqué, mis à nu, ce qui ne le met pas très à l'aise avec les autres. Bref, il lui faut dépenser beaucoup d'énergie pour protéger son mensonge.

Alors la satisfaction de la fin ? Elle tient à n'en pas douter à la récupération de cette énergie qui était au service de la protection du mensonge, récupération qui la rend disponible pour des occupations plus intéressantes. Mais nous pouvons nous demander lesquelles, si elles ne sont plus commandées par le fantasme ? D'où tiendraient-elles alors leur valeur pour le sujet ?

Et le mirage reconnu comme tel est-il dissous ? Ou alors se transforme-t-il en véritable oasis enchantée, non plus image virtuelle, mais bien réelle ?

Certes, il ne faut pas rêver, mais quand même :

- premièrement proposons une nouvelle équation : vérité-mensonge = nécessité. Nécessité infantile certes, mais nécessité de toujours aussi. Sauf à vivre comme un ermite dans son désert, et encore, il n'y a pas d'économie possible du fantasme dans le rapport aux autres, surtout dans ce qui fait rencontre sexuelle, même après l'analyse. Mais d'avoir explicité le mensonge, et de le savoir nécessaire en plus, le rend beaucoup moins contraignant, et beaucoup moins angoissant. Bénéfice thérapeutique donc.

- deuxièmement, la découverte par l'*hystorisation* de sa propre analyse de son équation est en soi aussi quelque chose de satisfaisant. Une satisfaction d'un autre ordre que celle d'un usage plus économique du fantasme, enfin débarrassé des dégâts collatéraux de la névrose. C'est une satisfaction épistémique qui tient à un savoir inédit, propre au sujet et à l'expérience analytique, ce qui le distingue du savoir universitaire ou de l'érudition, qui est toujours le savoir de l'Autre. Accorder du prix à ce savoir nouveau n'est pas une obligation à la fin d'une analyse mais c'est pour Lacan ce qui justifie quelqu'un de devenir psychanalyste et ce qui ainsi fonde son statut exigible de profession à la psychanalyse. ■